

Michel Tremblay, Alain Farah, Sylvain David

André Brochu

Numéro 154, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2014). Compte rendu de [Michel Tremblay, Alain Farah, Sylvain David]. *Lettres québécoises*, (154), 22–23.



MICHEL TREMBLAY

La diaspora des Desrosiers, tome VII, Les clefs du Paradise

Montréal, Leméac/Actes Sud, 2013, 256 p., 24,95 \$.

Comment on devient duchesse

Le septième roman de la série *La diaspora des Desrosiers* accorde une bonne place à la famille issue de la Saskatchewan et maintenant fixée à Montréal, mais il est surtout centré sur un personnage d'une famille cousine, celle des Tremblay – patronyme enfin affiché! – qui était au centre des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*.

Le personnage principal est haut en couleur et s'appelle Édouard, alias la duchesse de Langeais. Au début, ce n'est qu'un gras adolescent de dix-sept ans, empêtré en lui-même, et pourtant capable de s'affirmer au besoin. La lecture de *La duchesse de Langeais*, de Balzac, l'a initié à un monde de valeurs nouveau, qu'il trouvera le moyen d'incorporer à son existence.

Autres histoires

Mais la révolution du Moi ne se fera qu'à la fin. D'ici là, plusieurs autres histoires sont racontées, qui n'ont pas nécessairement de liens entre elles. Par exemple, il y a la tragédie de Ti-Lou (l'ex-louve d'Ottawa) qui se voit atteinte de gangrène et obligée de se faire amputer la jambe. Elle est parente avec les Desrosiers, de là sa présence dans le livre. Albertine, figure bien connue des *Chroniques* et du théâtre, elle qui n'arrive pas à nouer de relation amoureuse, en veut terriblement à sa sœur Madeleine qui lui a ravi son soupirant. Josaphat, le frère de Victoire (mère d'Édouard, entre autres) et père incestueux de deux enfants, Gabriel et Albertine, décide de se retirer à l'asile de Saint-Jean-de-Dieu et réussit à s'y faire accueillir, malgré sa bonne santé mentale. Il y séduit tout le monde par son talent de violoniste et se lie d'amitié avec un poète: nul autre que Nelligan. Le tout se passe en 1930, onze ans avant la mort de l'écrivain (dont les poèmes, dit-on maintenant, seraient l'œuvre de Louis Dantin).

L'affirmation d'Édouard

Albertine, Victoire, Ti-Lou, Josaphat, Nana sont des vedettes dans l'univers de Tremblay, et les événements qui les concernent, racontés avec la maîtrise habituelle de l'auteur, font l'intérêt du roman. Ceux qui concernent Édouard ne manquent pas non plus d'importance. On voit d'abord un tout jeune homme qui ne s'est pas encore trouvé lui-même et qui, grâce à deux des sœurs Desrosiers, acquiert d'un coup la stature qui sera la sienne le reste de sa vie. Teena, à la tête d'un magasin de chaussures, engage le gros garçon avec quelque réticence et lui donne la possibilité de servir le public, ce qui confortera sa confiance en lui-même. Maria, qui travaille au club Paradise, accueillera Édouard et lui permettra, malgré son jeune âge, de franchir l'enceinte où, à l'abri des autres consommateurs, les *vieux garçons* se réunissent et vivent leurs délirants désirs. Devant ces êtres souvent complexés, Édouard se proclame Antoinette de Navarreins, duchesse de Langeais, et obtient la consécration espérée.



MICHEL TREMBLAY

On sait que les *Chroniques du Plateau Mont-Royal* faisaient revivre les personnages des premières pièces de Tremblay, mais plus jeunes. Ici, les mêmes personnages revivent plus jeunes encore, comme pour arborer les racines de leurs destinées.



ALAIN FARAH

Pourquoi Bologne

Montréal, Le Quartanier, 2013, 216 p., 22,95 \$.

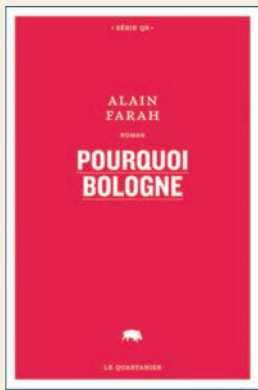
La vérité faite fiction

Le récent roman d'Alain Farah, son troisième, opère un curieux mélange de vérité à caractère autobiographique et de science-fiction. Cette dernière fonde ses propositions sur des données historiques réelles. Il en résulte un récit enlevé, enlevant, mais qui revêt souvent des allures de casse-tête.

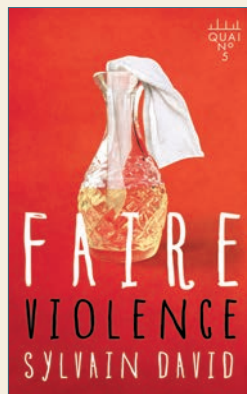
Le personnage-narrateur du roman s'appelle Alain Farah, comme l'auteur, qui est un Québécois d'origine libanaise et égyptienne. Il est professeur de littérature à l'Université McGill. Ce personnage est l'auteur, il a publié notamment un livre intitulé *Matamore No 29*, mais ce qui lui arrive s'écarte manifestement de la vie vécue lorsqu'il habite simultanément deux époques distantes de cinquante ans (l'auteur n'a d'ailleurs que 34 ans), ou qu'il décide de venger son oncle assassiné par le docteur Ewen Cameron, spécialiste de la déprogrammation et de la reprogrammation humaine, à la solde de la CIA.

Une histoire de vengeance

Ce docteur Cameron a bel et bien existé et il a hanté l'Institut Allan Memorial (anciennement le Ravenscrag), situé sur le campus de l'Université McGill. Les activités qu'il a dirigées sous l'égide secrète du service d'espionnage et de contre-espionnage américain, le lavage de cerveau notamment, se sont révélées indéfendables. C'est dans leur prolongement qu'Alain Farah considère le meurtre de son oncle et fonde le projet de le venger en abattant lui-même le meurtrier. Il n'y parviendra pas, mais aboutira à une solution fictive, fondée sur l'identification à l'ennemi: « [...] mais désormais je me sens bien, je suis Ewen



ALAIN FARAH



SYLVAIN DAVID

Cameron, je ne suis plus prisonnier de moi [...] je n'ai plus besoin d'écrire, je laisse les romans aux romanciers.» (p. 195) Et, effectivement, le dernier chapitre fait intervenir un narrateur tout nouveau, en fait une narratrice, qui libère Farah de ses responsabilités d'écrivain. Lui qui cumulait les conditions de moi scripteur et de moi personnage, il incarne la dissolution de l'un et de l'autre dans l'après-point final.

Histoire et énigme

L'histoire racontée est en soi fort brumeuse, bien que servie par un style engageant. La perspective est tout à fait postmoderne, la narration traditionnelle est sacrifiée au profit d'un effet de vérité immédiat : « Moi, ce n'est pas que j'aie renoncé à lutter au corps à corps avec la narration, c'est que je joue aux échecs et qu'en trente ans je n'ai pas gagné une seule partie. Écrire, c'est jouer; et jouer, c'est perdre. / S'habitue-t-on jamais à raconter des histoires qui ne fonctionnent pas? » (p. 180) L'auteur ajoute : « Après *Matamore N° 29*, un libraire m'a dit : "Votre livre, c'est une fête, mais nous ne sommes pas invités". » (p. 182) Voilà certes une tendance du roman actuel. Le réel est lourdement présent, mais aussitôt vaporisé.

Eh bien, « pourquoi Bologne » ? Dans cette ville d'Italie, quatre cents ans plus tôt, on a gravé une énigme sur une pierre tombale et personne ne l'a jamais déchiffrée (p. 98). Peut-être y a-t-il un lien entre elle et les troubles agissements du docteur Cameron... Comment savoir ?

C'est cela, la littérature.



SYLVAIN DAVID

Faire violence

Montréal, XYZ, coll. « Quai No 5 », 2013, 152 p., 18,95 \$.

Un roman à l'infinif

La violence serait-elle la caractéristique de notre époque ? *Détruire, dit-elle*, écrivait Marguerite Duras. Et Sylvain David renchérit : « Le dépassement auquel invite le sublime contemporain réside plutôt dans la contemplation d'une violence – réelle ou chimérique – qu'on aura soi-même déclenchée. »

Non, bien sûr, notre époque n'a pas le monopole de la barbarie. Les siècles passés ont tous leurs crimes contre l'humanité, leurs effroyables génocides à dérober aux yeux de l'Histoire. L'originalité

du roman de Sylvain David, c'est de nous installer dans le point de vue de quelqu'un d'aujourd'hui pour qui la violence existe, qui la souhaite de toutes ses forces *banales* (« la banalité du Mal », disait Hannah Arendt), et qui formule ainsi ce que chacun évite de se dire à soi-même.

Un héros minimum

Quelqu'un d'aujourd'hui ? En fait, on chercherait en vain à identifier cette personne. Le roman est écrit à l'infinif (comme le titre) et ce temps verbal est, de soi, sans sujet. C'est dire que le « roman » — le livre se présente comme tel — n'a rien de la narration traditionnelle. Son héros est, du point de vue romanesque, un héros minimum, sans physique ni psyché, pur et simple sujet d'une action toujours à faire, jamais vraiment accomplie.

Cette action consisterait à manifester sa révolte, à faire assaut contre les nantis, à lutter contre la patrouille des défenseurs de la loi et de l'ordre ou d'autres ennemis non identifiés. Or le combattant qui occupe la fonction de sujet est constamment en état de fuite ou de ratage. La violence qu'il recherche aurait un effet de salut, mais elle se retourne invariablement contre lui. Les quarante-six micro-chapitres de ce petit livre sont autant de récits d'échec, sans guère de progression dans la représentation de la défaite. On pense aux quarante scènes de copulation du dernier roman de Jean-Yves Collette, *L'assouvissement d'Anna*, qui ne font pas avancer d'un pas la problématique amoureuse.

Une spéculation littéraire

Un roman dont l'action est liée à la spéculation de l'*infinif*, et qui est dépourvu de personnage véritable, constitue certes une tentative originale, mais son intérêt pour le lecteur reste discutable. Rien de moins accrocheur qu'une série de verbes au temps zéro, même si l'auteur manifeste beaucoup d'habileté dans l'utilisation de ce mode d'écriture. Il introduit aussi, de temps à autre, l'indicatif présent, mais jamais dans un contexte normal de narration.

En somme, l'absence d'action réelle (dans un roman où l'on recherche constamment l'action !) détermine un surplace lassant. L'écriture est littérairement accomplie, malgré les limites imposées par le procédé, mais on se sent souvent hors de toute narration, et plutôt dans les paragraphes de l'expérimentation réflexive. On est convié à une sorte de jeu abstrait, qui permet à l'auteur d'explorer tout de même un nombre important de modalités de la violence, telle qu'on peut la vivre dans la rue ou dans des quartiers tantôt huppés, tantôt misérables. Cette exploration aurait certainement gagné à être investie dans une authentique entreprise romanesque.

Les quarante-six micro-chapitres de ce petit livre sont autant de récits d'échec, sans guère de progression dans la représentation de la défaite.